

La prisonnière du quai de Passy

J'AIME DE PLUS EN PLUS la jeunesse ; j'en mangerais, mais ce n'est pas possible. Dernièrement, on m'a vu dans tous les endroits où d'ordinaire elle se rassemble. On m'avait surtout conseillé de visiter une « cave » fréquentée par des lycéens et des lycéennes. Pourquoi pas ?

« Allez au Sweet Swing, rue de Rivoli, en face de la Samar », m'avait-on dit. Et, un samedi soir, je me suis mis en route.

Après avoir vainement cherché l'enseigne, je me suis décidé à entrer dans un couloir transformé en magasin où l'on exposait des vestes de toutes couleurs et des sacs de dames. Je craignais de m'être trompé. Au fond du corridor, j'ai

trouvé une porte sur quoi il était écrit : « Auberge des vins. » Qu'est-ce que je risquais à l'ouvrir ? Et j'ai descendu un long escalier de pierre, tortueux et sombre à souhait. L'affaire débutait bien. Au bout d'un premier étage, j'ai remarqué une seconde pancarte : « Auberge des vins. » Où allais-je arriver ? J'ai bien fait de continuer ma descente, car, après quelque temps, j'ai perçu de la musique. Tout cela était très agréablement clandestin et me rappelait, par certains côtés, des scènes comme il nous a été donné d'en voir dans les films américains au temps de la prohibition. À la fin, je me suis trouvé devant une nouvelle porte. J'ai frappé. Allait-on me demander le mot de passe ? Non. Un monsieur à petite moustache m'a donné un ticket contre deux billets de cent francs. J'étais dans les lieux.

D'abord, une espèce de rotonde aménagée en bar. Ce devait être une ancienne salle de garde de la prison du Châtelet. En tout cas, il y faisait très frais. Puis, une autre cave plus longue, pleine celle-là de garçons et de filles qui dansaient. Dans le fond, sur une estrade, un petit orchestre. Mais ne faut-il pas dire une « formation » ? Ne sachant où me mettre, je me suis adossé au mur, près de l'entrée. Je me sentais tel un étranger dans un milieu indifférent, sinon

hostile. On me regardait, c'était bien gênant. Le jour même, j'avais lu dans la presse qu'un conseiller municipal venait justement de poser une question écrite au préfet de police pour lui demander de faire surveiller de plus près encore les « caves où la jeunesse oisive passe ses nuits à boire et à danser ». Il se peut que l'on m'ait pris pour un inspecteur de police. Quoiqu'il en fût, j'étais triste et comme repoussé dans ma cinquantaine.

Peu à peu, je m'habituais à la pénombre. Il y avait davantage de garçons que de filles. Pour la plupart, les filles m'ont paru jolies. Mais on n'y voyait pas très clair. J'ai noté que peu d'entre elles portaient de pantalon ; peu de queues de cheval également. Du côté masculin, quelques barbes naissantes. Les Asiatiques étaient nombreux ce soir-là. Il y en avait un précisément, un Indochinois, ou plutôt un Vietnamien – mais n'est-ce pas la même chose ? – qui dansait avec une demoiselle européenne, tout près de moi. Dansait ? Si l'on peut dire. Pendant tout le temps qu'a duré le morceau, le couple hybride n'a pas bougé de place. C'était une façon de piétinement très lent, très particulier, assez étrange. J'étais quelque peu dérouté. Comment s'appelait cette danse ? J'avais pourtant étudié, dans

l'après-midi même, un intéressant petit livre intitulé : *Les Danses en vogue et leurs théories*, par le professeur Jacques Bense, champion du monde de danse à claquettes, auteur-créateur du swing double-temps, membre de la commission technique de l'UPDEPF, professeur chargé de cours dans les congrès internationaux, etc. À coup sûr, un maître en ce domaine. Je savais par cœur le nom des danses actuelles : le jerry-bug, le boogie-woogie, le jitter-bug, la rumba... J'avais essayé de m'imprégner des différentes figures d'après les gentilles petites gravures qui illustrent l'ouvrage : le pas de profil tourné-croisé-ouvert ; l'écart demi-tour-renversé ; le tour pirouette ; le pas typique avec double stamp. En vérité, tout cela était un peu abstrait. Auparavant, il m'avait cependant semblé que j'eusse été capable de « sauter sur droit en balançant sur jambe gauche de côté en position ouverte ». Quelle erreur ! Il en est de la chorégraphie comme de toutes les disciplines : la théorie ne suffit pas, il y faut de la pratique. Et, dans ce cas précis, une certaine agilité qui me manque.

En outre, j'avais appris que, d'une façon générale, dans le jerry-bug, la position du couple est « toute en relaxation : les muscles complètement relâchés, décontractés, s'abandonner littérale-

ment sur soi-même dans une attitude légèrement ouverte... Je parle d'après le professeur Bense. Ce doit être fort agréable.

Heureusement que les autres s'y prenaient d'une manière plus orthodoxe que l'Annamite et sa compagne. J'ai vu « la danseuse passer par-dessus le danseur et tourner autour de lui dans l'espace ». J'ai vu aussi « le danseur lever son bras gauche afin de faire passer la danseuse sous ce bras ». Une posture des plus gracieuses rappelant, à divers égards, le menuet, mais en plus énergique. Je finissais par m'y retrouver. Ce qui m'a peut-être le plus frappé, c'est le sérieux, la gravité même de tous les visages. Cela n'était pas mentionné dans mon manuel. J'ai remarqué aussi que, plus la soirée s'avancait, plus l'on s'embrassait sur la bouche et dans le cou. Ces figures-là n'étaient pas recommandées par le professeur, à moins que cela ne se rapportât au passage où il est dit : « Il faut improviser en se laissant emporter par le rythme. »

Il m'était donné de saisir des parties de conversations entre jeunes garçons :

- Passe-moi une cigarette.
- Je n'en ai pas.
- Tu l'as finie, ta version ?

– Presque... Je sèche demain.

On ne m'avait pas trompé : la clientèle du Sweet Swing se recrute en majorité dans les lycées parisiens.

La cave était de plus en plus bondée et l'atmosphère devenait d'un bleu opaque. Cela faisait penser à l'odeur et à la température du métro aux heures de pointe. Ou peut-être plus encore à une champignonnière. Chose curieuse, j'avais froid et chaud en même temps. Un trop long séjour au Sweet Swing doit sûrement être néfaste aux rhumatisants.

*

C'est au bar que j'ai fait la connaissance de Dominique. Elle était le centre d'un petit groupe, qui buvait une orangeade à quatre dans un même verre, au moyen de pailles. Touché par cette pauvreté, je me suis enhardi et j'ai offert une tournée générale. L'un des garçons a dit que j'étais un « mec fumant » ; un autre m'a trouvé « transcendant », ce qui m'a flatté aussi. Là-dessus, nous avons pu hurler quelque peu dans le vacarme.

Des jeunes gens, aux manières d'habituez, se reposaient, les jambes allongées, les pieds posés sur

des tables. Ils paraissaient las, dégoûtés, comme à demi absents.

Le monsieur à petite moustache, qui devait être le patron, allait et venait d'un air inquiet :

– Ne mettez pas vos pieds sur les tables ! Il faut de la tenue ici.

Me prenait-il lui aussi pour le policier de service ? Au bout d'un moment, les trois garçons s'en sont allés. Elle est bien jolie, Dominique ; elle était vêtue d'une blouse blanche, rayée de rouge, au col relevé et d'une jupe noire très ample. Il m'aurait plu de la voir passer par-dessus son danseur et tourner autour de lui dans l'espace. Elle a les cheveux très courts ; elle est brune, assez grande. Son maintien m'a paru légèrement dédaigneux, mais n'était-ce pas une forme de sa timidité ? Elle portait une petite croix d'or au cou. Sa voix était sourde. Peut-être avait-elle trop fumé ?

– Est-ce que cela vous amuse ? lui ai-je demandé.

– Non, mais je m'ennuie encore plus quand je ne fais rien. La jeunesse s'ennuie finalement partout. L'ambiance des caves, c'est très pénible. On y va uniquement parce que les autres s'y ennuiant avec vous.

Moi aussi, je commençais à trouver que l'ambiance des caves est très pénible. J'ai voulu

connaître son sentiment sur les garçons qui se tenaient là.

– Des types d’une mentalité dégoûtante, qui croient avoir tout vu, qui se fichent absolument de tout.

– Mais alors ?

– J’adore la danse et le jazz. Je ne me sens libre que dans les caves.

J’ai noté qu’elle fréquentait aussi la cave du Petit Pigeonnier et celle de l’East River...

– Comme tout le monde.

Sans parler des surprises-parties organisées dans des « boîtes » louées pour la soirée.

Au cours de notre conversation, Dominique m’a fait un aveu : elle devait beaucoup d’argent au patron du Sweet Swing.

– Combien ?

– Quatre-vingts francs.

Elle parlait d’un ton posé, le regard baissé ; elle m’a dit qu’elle ne s’entend pas bien avec ses parents.

– J’en ai assez de la vie de famille. Ils le savent. Je le leur ai déjà dit.

Ce genre d’enquête a, au moins, un avantage : on peut sans crainte s’enquérir de l’âge de son interlocutrice.

– Je vais avoir quinze ans, m’a-t-elle répondu.

On lui en eût donné dix-huit. Lorsque j'avais quinze ans ou à peu près, c'était à titre de punition que l'on m'envoyait à la cave. C'est à de tels menus détails que l'on juge le mieux des changements survenus dans les mœurs d'une génération à l'autre.

Peu après, le garçon qui m'avait jugé « fumant » a proposé à Dominique de la reconduire chez elle. Ils habitent dans le même quartier.

– Tu es motorisé ? lui a-t-elle demandé.

– J'ai la voiture à Papa.

Nous sommes partis ensemble. Dehors, il faisait bon. Nous avons longé la Seine dans la douce fraîcheur de la nuit. Dominique se taisait. La voiture de Papa s'est enfin arrêtée dans une rue débouchant sur le quai de Passy. Mais pourquoi devant une fenêtre, et non pas devant une porte ? J'ai compris par la suite : c'est par cette fenêtre du rez-de-chaussée que Dominique est rentrée au domicile familial. Trois heures sonnaient à l'horloge de l'église d'Auteuil.

J'ai pris le chemin de ma maison, seul, à pied, ce qui m'a donné le temps de méditer longuement sur la jeunesse d'aujourd'hui dont j'allais avoir à m'occuper. Jusque-là, c'était assez instructif, m'a-t-il semblé.

*

Deux jours plus tard, je sonnais à la porte de Dominique. Je ne tenais pas à pénétrer chez elle par la fenêtre que je connaissais. C'est sa mère qui m'a reçu et qui m'a fait attendre dans un salon d'aspect bourgeois, sans m'avoir interrogé sur le but de ma visite. Quelques instants après, Dominique m'a fait entrer dans sa chambre. Une pièce dans les tons vert pâle, très en ordre. Elle s'est prêtée, sans trop de bonne grâce d'ailleurs, les yeux toujours baissés, à mon nouvel interrogatoire.

Elle est née à Paris en 1939, avec la guerre ; elle a un frère et une sœur mariés tous deux. Son père a soixante ans, il est dans les « affaires ». Sa mère a quarante-deux ans. Dominique est en seconde au lycée Molière, qui est dans les parages.

Première demande de ma part :

– Que s'est-il passé dans votre vie jusqu'ici ?

– Il ne s'est rien passé du tout.

En insistant un peu, j'ai pu savoir qu'à douze ou treize ans, elle avait voulu être pilote d'essai, puis, un peu plus tard, qu'elle avait été attirée par le théâtre. Et, plus tard encore, par les « Arts déco ». Ses parents s'étaient opposés à tous ces projets.

– Maintenant, je ne sais pas. Je ne vois rien qui me plaise. Mon père voudrait que je devienne ingénieur chimiste, mais je suis nulle en maths et en physique. D’ailleurs, j’ai encore le temps. Il me faut d’abord passer mes deux bacs.

Je lui ai demandé si elle ne regrettait pas le temps de son enfance, peu lointaine à vrai dire.

– Je ne regrette jamais rien.

La conversation n’était pas des plus faciles. Je l’ai aiguillée sur les parents.

– Vous les aimez ?

Elle m’a répondu : «oui», avec quelque hésitation.

– Ils vous aiment ?

– Ils le pensent. Ils croient me comprendre. Ils s’estiment très larges, très compréhensifs. On vit tout le temps avec des gens qu’on n’a pas choisis, qui ont des défauts qui vous heurtent, même s’ils sont gentils avec vous. Ils m’énervent beaucoup. Oh ! beaucoup.

Puis, elle a ajouté :

– Je crois que je les énerve aussi un peu. J’ai mauvais caractère, je suis entêtée, j’ai le goût de l’indépendance.

Devant elle, je me sentais soudain père et mère en même temps. Il me venait la tentation de tenir des propos sentencieux, que j’avais moi-même trouvés ridicules à son âge.

Dominique envie certaines de ses amies qui ont des pères de quarante ans. Là, j'ai pensé que l'instant était venu de m'informer sur un point qui m'intéresse fort à titre personnel.

– À quel âge est-on vieux ?

– Jusqu'à cinquante ans, un homme est jeune. Une femme, jusqu'à quarante.

Cette réponse a accru la sympathie que je portais déjà à la jeune fille.

Ensuite, je l'ai interrogée au hasard sur ses goûts. Le cinéma, pour commencer. Elle a horreur des films comiques ou sentimentaux.

– D'ailleurs, la plupart des films sont complètement idiots, m'a-t-elle dit calmement.

Elle aime le théâtre moderne seulement :

– Anouilh, Aymé : *La Tête des autres*. Sartre : *Les Mains sales*, *Les Dents longues*...

J'ai tâché de lui dire que *Les Dents longues* ne sont pas de Sartre. Mais elle était tout à fait sûre du contraire. Elle m'avait averti : elle est entêtée. Les mains, la tête, les dents... après tout, on peut s'y tromper.

Elle lit beaucoup.

– Tout ce qui me tombe sous la main. Pas mal de romans policiers, c'est facile à lire. Gide a un style absolument formidable.

Les sports ? Elle aime beaucoup patiner l'hiver.

En été : nage, tennis, volley-ball... Elle ne prend jamais de vacances au même endroit ; elle adore la mer. Cela faisait tout de même deux choses qu'elle aimait : la danse et la mer. Elle aime aussi beaucoup sa sœur.

– Les musées ? Non, jamais. Ça m'embête. J'aime bien dessiner, mais je n'aime pas voir les dessins des autres... Au fond, rien ne m'intéresse... peut-être parce que j'ai quinze ans.

Que pensait-elle de la radio ? Il lui faut constamment un « fond », car rien ne lui plaît tant que le bruit quand elle travaille. Sur ce point, je suis entièrement d'accord avec elle et je lui ai proposé de tourner immédiatement le bouton du poste. Nous avons eu un « fond » pour deux.

Le dialogue commençait à s'épuiser un peu. Dominique attendait mes questions. J'en suis venu à ses études :

– Je suis première en anglais, en espagnol, en français et en dessin, et dernière pour tout le reste ; quarantième sur quarante-cinq, en maths.

Nous avons alors abordé les idées générales. Dominique redoute grandement la menace de guerre. Ce qui pourrait, à la rigueur, expliquer sa manie d'aller se réfugier d'avance le plus souvent possible au fond des caves.

– Tous les jeunes en sont là. Je ne pense jamais à un avenir très lointain. Ça vaut mieux. J'évite de faire des projets. On est toujours déçu... J'en fais tout de même beaucoup.

Ensuite, elle m'a avoué qu'elle tient un journal intime depuis trois ans.

– Ce qui se passe, ce que je pense, ce que je fais. Ma meilleure amie le lit, elle me communique le sien.

J'aimerais beaucoup prendre connaissance de ce carnet. Il s'y trouve sûrement tout ce qu'elle ne m'a pas dit. L'amie qui a ce privilège est une fille de dix-sept ans, élève comme elle au lycée Molière.

– J'ai aussi de bons camarades garçons, de dix-sept à trente ans.

Elle a une autre revendication à formuler : son père ne lui donne que 800 francs par mois d'argent de poche. Or, elle en dépense environ 600 par semaine. Comment bouclait-elle ce singulier budget ?

– J'emprunte de l'argent aux amies.

Je savais déjà qu'elle avait un gros découvert (quatre-vingts francs) chez le patron du Sweet Swing et je comprenais, du même coup, pourquoi elle et ses compagnons se mettaient à quatre pour boire une orangeade. L'économie, c'est une vertu.

– Je suis en train d’essayer de faire passer mon père à mille francs par mois ; j’espère y arriver en les enquiinant un peu.

Sur ce, elle a dit brusquement :

– J’aime l’inconnu, l’imprévu, l’aventure.

À cet égard le métier de pilote d’essai était bien choisi, à mon sens.

– J’aime la vie dangereuse, mais, c’est bête : j’ai peur de la guerre.

Avait-elle des opinions politiques ?

– Je pencherais plutôt vers le communisme, mais je ne sais pas très bien ce que c’est. Avant, j’avais des amis qui étaient royalistes, je trouvais ça mieux.

Et avait-elle déjà des vues sur l’amour ?

– Les jeunes filles arrivent toujours à l’amour.

Sur le mariage ? Elle voudrait se marier très jeune...

– Le plus tôt possible.

Avec un homme plus âgé qu’elle, de quinze ans au moins. Pour le reste, peu lui importe.

– Ça m’est égal, du moment qu’il me comprend, qu’il accepte ce que je fais. Je voudrais être libre, faire ce que je veux, ne pas rendre de comptes, ne pas avoir à répondre à des questions idiotes.

Il est des plus certain que Dominique se fait

du mariage une idée assez personnelle. Elle souhaite avoir quatre ou cinq enfants.

Mais présentement, voici quelle est sa vie en résumé : le lycée, les caves ou les surprises-parties, les jeudis, samedis et dimanches après-midi. Et, le samedi soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, les caves encore.

– L'important est de sortir. Une fois dehors, je peux rentrer à l'heure que je veux.

Par la fenêtre, le plus souvent.

Les autres soirs, elle s'enferme dans sa chambre. Elle lit un peu, puis elle s'endort dans un fond sonore radiophonique.

Il était temps que je m'en aille. En sortant de la petite chambre claire, j'ai remarqué un crucifix de cuivre pendu au-dessus du lit.

– Je suis croyante, peu pratiquante. Je vais tout de même à la messe tous les dimanches.

Elle m'a reconduit jusqu'à la porte et, au tout dernier instant, elle m'a dit :

– Mes parents sont très chic.

*

C'est en repensant à cette petite phrase que je me suis promené quelque temps au bord de la Seine. Mon enquête s'ouvrait curieusement sur

une très jeune fille qui se considérait comme prisonnière chez ses parents et qui allait, d'elle-même, s'enfermer plusieurs fois par semaine dans un cul-de-basse-fosse du petit ou du grand Châtelet.

Je me suis reproché tardivement de ne pas lui avoir demandé si elle avait des théories à elle sur l'éducation des enfants en général et des filles en particulier. Ne se pourrait-il pas qu'à son tour, elle leur posât un jour des « questions idiotes » ? En tout état de cause, si j'avais quelque avis à formuler en cette matière, je lui conseillerais de ne pas habiter au rez-de-chaussée sur la rue.

Pour terminer, je dois dire encore qu'elle aime beaucoup le « Luco », autrement dit le jardin du Luxembourg, qu'elle se coupe les cheveux elle-même et que son père lui a promis un scooter (en attendant l'avion) lorsqu'elle aura passé son bac.